

Le livre de raison de Rémerville

Joseph-François de Rémerville-Saint-Quentin (1653-1730) est connu en Provence comme historien de la région d'Apt. Il a laissé de nombreux manuscrits sur l'histoire d'Apt et de son diocèse, les familles du pays, le cartulaire et les saints de son Eglise, ainsi qu'une histoire généalogique des comtes de Provence et de Forcalquier et bien d'autres études oubliées. Il travaillait avec méthode, érudition et conscience et il avait dépouillé avec soin les cartulaires des grandes abbayes du Sud-Est. Sa vie est en partie connue grâce à une excellente étude du chanoine Paul de Terris¹, à des articles d'Expilly, Pitton, Didot, Achard, Barjavel, Berluc-Pérussis et, en dernier lieu, par d'intéressantes pages que lui consacre Augustin Roux².

Il existe cependant une source inédite sur Rémerville et sa famille, et cette source est aussi un tableau précis et coloré de la vie privée, économique et sociale dans la vallée d'Apt sous Louis XIV : c'est le « Livre de Raison » de l'historien. Il se présente sous la forme d'un petit in-4°, relié en parchemin, de 300 pages de texte environ, dont une moitié de la main même de l'historien, et l'autre, de celle de son père. Thérèse de Ripert-Barret, parente des Rémerville par les Thomas-Gignac et propriétaire de Saint-Quentin³ au siècle dernier, l'avait donné à mon bisaïeul, André Madon, notaire à Apt.

1. Abbé Paul de TERRIS, *Joseph-François de Rémerville* (Avignon, 1881).

2. Augustin ROUX, *Apt* (Apt, 1957).

3. « Saint-Quentin », à 3 kilomètres à l'est d'Apt, sur la route des Alpes, était la propriété de famille des Rémerville. Leur belle habitation y existe encore, mais elle a été reprise et embellie au XVIII^e siècle, probablement par Joseph de Ripert-Barret de La Verrière. Il la tenait de sa femme, Delphine de Thomas de Gignac, qu'il avait épousée le 12 janvier 1735.



François-Antoine de Rémerville, père de l'historien, commence ce livre de raison en 1632 ; il écrit sur la première page : *Soli Deo, honor et gloria, deiparae Virgini ac beatæ Annae*. Et au-dessous : *Quidquid agas, prudenter agas et respice finem*. Après cette sage règle suivent vingt-sept pages d'affaires diverses, puis il note ceci, le 19 décembre 1634 : « Madame de Milhaud ayant chassé de sa maison Melchior de Thomas, enfant de ma femme et du feu sieur de Gignac, son premier mari, je le pris dans ma maison, pour ne le laisser périr de faim et de froid. » (Le pauvre Melchior épouse plus tard M^{lle} de Pélissier, de Simiane, nièce de l'évêque d'Apt, et devient le beau-père de Joseph-François de Rémerville.) On lit un peu plus loin, en 1636 : « Mon frère (un oncle de l'historien) étant fort malade, je lui ai acheté des pots de confiture, des fioles de sirop de capillaire et un pot d'agriottes au sucre, chez le sire Laurent... que je n'ai pas encore payé. » Les fruits confits d'Apt sont donc un produit de luxe sous Louis XIII, puisqu'il faut être très malade pour y avoir droit. L'oncle est si malade qu'il meurt trois jours après, et ses funérailles ne coûtent que huit livres.

Les Rémerville ne paraissent pas riches à cette époque :

« A la mitan d'août, estant allé à Forcalquié, note Joseph-Antoine en 1636, je n'ai en tout déboursé pour la dépense de bouche que 4 sous à Lincel et 2 sous à Forcalquier, ayant vécu chez mes parents et amis. »

Le même, emprunte souvent : 12 écus à M. Gueydan, de Reillane ; 3 écus à Claude Augier ; 3 écus à M. Cavalier, « escrivain » ; 2 écus à M. Rigolet, marchand ;

... « Estant en Avignon, pour acheter d'estoffes, M. Crozet me presta 18 écus d'or au soleil... et mon frère le cadet lui laissa en gage autant pesant d'escus d'or au soleil, courts, y en ayant environ trente. »

L'argent était rare, puisqu'il avait fallu trente écus rognés pour arriver au poids de dix-huit ! Joseph-Antoine était pourtant généreux : il prête souvent à sa mère, à sa sœur et à ses paysans. En 1643, il note que Melchior de Thomas-Gignac,

« enfant de ma femme, est parti pour aller demeurer à Mourgues, ayant été entretenu, dans ma maison, d'aliments, de vêtements et de tout, depuis 1634, quand Madame de Milhaud le chassa, jusqu'au 24 octobre 1643. A son départ, je lui ai baillé trois réales et un cheval ».

Il paraît n'avoir qu'une domestique, une « chambrière », qui en 1634 s'appelle Anne, comme toute bonne Aptésienne, et il lui donne « cinq écus l'an », une camisole de bourette grise, une paire de bas de cadis blanc, une paire de souliers et une robe de fustaine de 5 livres. En 1639, une autre chambrière gagne « 12 écus l'an » ; or, cette année-là, Joseph-Antoine loue à Apt la maison de M. Rigolet pour « 19 écus l'an » ; les gages de la chambrière ne sont donc inférieurs que d'un bon tiers au loyer annuel d'une grande maison en ville.

Le budget de Joseph-Antoine est terriblement grevé par les nourrices. Comme il a un enfant chaque année, selon l'aimable coutume de cette époque, il engage en 1634, pour sa fille Diane, Magdeleine Moustiers

« et je lui donne 13 écus et un teston l'an et 20 sous pour acheter des souliers ».

Ensuite, c'est la femme d'un menuisier, Jeanne Galiot, qui gagne 7 florins par mois. Mais après onze mois, « Jeanne a sevré ma fille parce qu'elle était enceinte », et il faut prendre Honorade, femme d'un cordonnier à laquelle il donne 8 florins par mois. Après quatre filles, il a enfin un fils, François, mais « il n'est pas gaillard estant né avant terme », et il aura comme nourrice,

« Isabeau Audibert, qui est veuve, et je tiens avec elle Pierre Pascal, son fils du premier lit, auquel j'ai fait faire un habit neuf, un chapeau et une paire de souliers ».

Pour solder ces dépenses, Joseph-Antoine a cependant certains revenus : ceux de sa terre et aussi 1.000 écus placés sur la ville d'Aix et 2.000 écus prêtés aux Pères de l'Oratoire. Il cultive le chanvre et le lin, car chaque année il distribue à de nombreuses vieilles femmes, des « manades » (écheveaux) de chanvre pour filer, à raison de 7 sols la livre, et aussi des « filandières » de lin.

Joseph-Antoine, ayant perdu sa femme en 1642 ou 1643, se remarie en 1647, et il épouse Isabeau de Mazargues, « en la chapelle de Madame Sainte Anne, un matin »... sans aucun faste.

Après deux filles, il en a un fils : c'est l'historien, né en 1653 — et non en 1650, comme on l'écrivait jusqu'ici.

« Le 11 avril 1653, le jour du Vendredi Saint, et à deux heures trois quarts ou environ avant midi est né mon fils Joseph-François. Il a reçu

l'eau le même jour, et elle lui a été baillée dans la maison de M. Jordany, curé, avec la permission de Monseigneur d'Apt (Modeste de Villeneuve des Arcs). Le 17 juillet suivant, il a été chrémé dans l'église. Son parrain, mon frère de Saint-Quentin et sa marraine, Madame de Ripert-La Verrière. Dieu le fasse vivre en sa juste crainte et en homme de bien. »

Joseph-Antoine cessa d'écrire ce livre de raison le 23 mai 1654.



C'est l'historien Joseph-François qui le reprend en 1682. Il a donc vingt-neuf ans. Jusqu'ici, on ne savait rien sur la première partie de sa vie, mais nous pouvons la résumer d'après un document inédit, rédigé au XVIII^e siècle par un de ses amis, plus jeune que lui et que je n'ai pu identifier.

« Dans un livre qu'il a fait pour servir d'instruction à ses enfants, écrit cet ami inconnu, François de Rémerville avoue qu'il avait pour la carrière des armes une passion si forte qu'il abandonna ses études de très bonne heure pour aller chercher la gloire. » Il fut donc à Paris et y descendit chez son cousin, M. de Montravail, qui le présenta à la duchesse d'Angoulesme, dont il était l'écuyer. Il y fit la connaissance de M^{lle} de Scudéry⁴ et il devait « aux conversations qu'il entendit chez elle ce goût délicat auquel nous devons cette quantité de vers qu'il a laissés à la postérité ». Revenu à Apt, il y apporta de Paris non la gloire qu'il était allé chercher, mais « l'esprit de la bonne compagnie » et « un goût raffiné pour les plaisirs ». En somme, cette passion si forte pour la carrière des armes, née à l'ombre du Luberon et dans le souvenir de Pierre de Rémerville, son aïeul, qui avait été à Dreux, Jarnac et Moncontour⁵, ne résista pas au salon de M^{lle} de Scudéry et aux précieuses et délicieuses personnes qui s'y trouvaient. Car, ajoute son biographe anonyme, « il était galant auprès des dames et ingénieux pour les divertir » : c'est bien ce que marque Augustin

4. Magdeleine et Georges de Scudéry étaient originaires d'Apt, où leurs ancêtres étaient notaires. C'est Elzéar, leur père, qui avait quitté Apt pour Rouen. Mademoiselle de Scudéry revint à Apt entre 1630 et 1640, chez la sœur de son ami Pierre Marmet de Vaumorière, voisin des Rémerville, au château de Valcroissant, sous Saignon. Vaumorière, qui était homme de lettres, disait que « l'argent et le cœur ne sont bons que lorsqu'on les donne ».

5. Les Rémerville étaient de Rémérville, en Lorraine, et ils étaient venus en Provence à la suite du roi René. Après de grandes épreuves, Guillaume de Rémerville se retira à Apt où il épousa en 1484 Catherine de Corage, fille de Pierre et de Jeanne de Sade. Dans sa jeunesse, l'historien signalait encore « Rémérville ».

Roux quand il relate le grand carrousel qu'il avait organisé à Apt⁶. Cependant, « les principes de la religion l'engagèrent à terminer bientôt ses galanteries ». Il décide donc de se marier et il reprend alors le livre de raison commencé par son père.



« Le 4 octobre 1682, écrit-il, je François Joseph de Rémerville, ay espousé demoiselle Jeanne Bernardine de Thomas de Gignac. Elle a dix mille livres de dot. »

C'est court et bon. Mais il faut reconnaître qu'il en profite pour rembourser les dettes de famille, et « qu'il a vécu depuis, précise son biographe, aussi religieusement que tendrement, avec sa femme ». Il en a cinq fils et six filles... et c'est le défilé des nourrices qui recommence : Jacques a trois nourrices successives : Anne, « la Benoîte », et Jeanne, et « elles tirent 3 livres 9 sols tous les premiers du mois ». « La Risante », nourrice de sa fille Anne, reçoit 3 livres 12 sols. Son fils Vincent, qui plus tard sera tué à la guerre, est nourri par une boulangère. Les Rémerville ont maintenant au moins deux servantes, sinon trois, qui ont 15 livres de gages, des souliers, des chemises et une paire de bas de cadis blanc. L'une d'elle doit être saignée très souvent et chaque saignée coûte 5 sols. En 1694,

« Chiffon » entre au service de ma femme, aux gages de 15 livres, avec le justaucorps, des souliers, des bas de laine et de coton blanc, des chausses de peau, un chapeau et des chemises. »

Il faut aussi le saigner de temps en temps... ainsi que Louise, qui entre en service en 1694.



Peu de temps après son mariage, Rémerville fut très malade et se retira à Saint-Quentin. « Il fit alors quelques réflexions sur le goût des belles lettres qu'il s'était senti lorsqu'il vivait avec M^{lle} de Scudéry », et il composa ses premières poésies. Grâce à M. de Galaup-Chasteuil, il correspondait « avec M. Despréaux (Boileau) et le sieur de Fontenelle ». « Tout le monde lui demandait des vers et des chansons, et il en composa tant que l'on voulut. »

6. A. ROUX, *Apt*, p. 87-94.

Cependant, ajoute son biographe anonyme, « bientôt dégoûté d'avoir travaillé trop longtemps à la poésie, il s'adonna à l'étude de l'histoire et des vieilles chartes. »

« Je partage ma journée, écrivait alors Rémerville à Castellane-d'Auzet, entre mes chartes et ma famille : je suis la moitié du jour à déchiffrer quelque vieille pancarte et l'autre moitié avec mes enfants. De plus grands hommes que nous se sont délassés de cette manière⁷. »

Il avait une bibliothèque, mais je crois qu'il usait surtout de celle de l'abbaye Saint-Eusèbe, beaucoup plus importante que la sienne, et dont l'abbé était alors René Billes de Pradalonet, un érudit et un humaniste qui y résidait toute l'année. Saint-Eusèbe n'était qu'à une demi-lieue de Saint-Quentin.

Bien entendu, Rémerville s'occupait de sa terre. En février 1690, il donne ses vers à soie à mégerie :

« Je fournis la maison, les canisses, la feuille, la paille, la moitié de la graine et j'aurai la moitié de la soie et du fumier. J'ai 17 onces de graine à 20 et 25 sols l'once. »

Il fait émonder ses peupliers, curer ses fossés, et il dirige les moissons et les vendanges. Il vend de vieux arbres. Enfin il veille sur sa vigne et soigne ses vins avec amour. Il vend son vin au détail d'une façon assez originale : les veilles de fête, les jours de foire et de marché, il fait porter à Apt un tonneau qu'il met en perce et que « la Romanonne » détaille à 14 patacs ou 3 sols le pot. Le jour de l'An 1692, c'est un tonneau de « vin clair » que la Romanonne vendra 16 patacs le pot, ainsi qu'un « flacon de 7 pots ». En 1693, le pot ne vaut plus que 2 sols. Les tonneaux sont en général de 45 barreaux et le barral vaut de 27 à 32 sols. M. de Rémerville ferait-il un petit commerce de vin ? Ce n'est pas impossible, car il en achète assez souvent, quoique producteur, et la Romanonne est plusieurs fois par mois sur la place d'Apt, avec son tonneau et ses pots.

Quelles étaient les dépenses de table à Saint-Quentin ? En 1692, Rémerville doit à son boucher près de quatre quintaux de mouton et il le paye en foin — et à une bouchère, un quintal de bœuf, et il la règle aussi avec du foin. Il ne parle pas des cochons et de la basse-cour. Pendant le Carême, on consomme beaucoup de lentilles, des « herbes » et de la salade ; des œufs et des anchois,

7. Abbé Paul de TERRIS, *op. cit.* p. 10.

tous les jours ; du poisson, très souvent, et même plusieurs fois, du saumon : d'où venait ce saumon en 1692 ? Il ne mentionne qu'une fois des sardines et souvent des « tablettes » (?). Enfin, après Pâques, apparaissent des pigeons, une bécasse, un « oiseau » qui coûte un sol et un chevreau entier qui coûte 17 sols. On note aussi du riz, de la réglisse et du nougat.

Bien entendu, Rémerville achète beaucoup de papier et il marque le port des lettres qu'il reçoit (mais pas leur auteur malheureusement). Il a un abonnement avec M. Masse, chirurgien, à 9 livres par an, les fameuses saignées non comprises, car elles sont réglées sur-le-champ. Pendant la peste de 1720, Rémerville reste dix-huit mois à Saint-Quentin. Plus tard, il a une fistule et il est opéré à Marseille par M. Jaufroy, chirurgien-major des Galères. Or, M. Jaubert, chirurgien d'Apt, « n'ayant pu cicatriser la plaie », il est obligé de revenir à Marseille pour se faire opérer de nouveau. Alors, M. Jaubert « s'étant rendu justice lui-même, ne voulut jamais de mon argent ».

Le livre s'arrête le 6 décembre 1729 et on sait que Rémerville mourut le 7 juillet 1730.



Comme le remarque Charles de Ribbe, les livres de raison sont la meilleure des sources sur la vie privée d'autrefois : n'étant pas faits pour la postérité, ils sont le tableau fidèle d'une certaine manière de vivre à une époque donnée. Celui de Rémerville n'est qu'un aide-mémoire, avec toute la sécheresse des chiffres ; mais pour qui sait lire et comprendre, c'est le roman vrai de toute une vie : celle d'un jeune homme pauvre, dont l'enfance a été marquée par les souvenirs récents du xvi^e siècle et ceux du roi René, à qui sa famille était attachée. Il est sincère quand il veut être soldat, mais ce n'était pas sa vocation : il était trop sensible. Revenu à Apt et vivant à Saint-Quentin, sur la voie Domitienne et sous les châteaux de Saignon, de Caseneuve et les remparts d'Apt, il retrace avec la plume l'histoire qu'il aurait voulu continuer avec son épée. Ayant compris la vanité de la vie parisienne et des jeux de la vie littéraire, il s'attache de plus en plus à la solidité du document d'histoire, et il y a réussi, car il laisse une œuvre admirable, qui ne date presque pas et qui éclaire toute l'histoire de la haute Provence.

Jean BARRUOL.